

Vingt-cinq newtons de moins dans la main droite

Bertrand Laverdure

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64561ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laverdure, B. (2011). Vingt-cinq newtons de moins dans la main droite. *Moebius*, (129), 93–100.

BERTRAND LAVERDURE

Vingt-cinq newtons de moins dans la main droite

Sérieusement, qui va lire cette nouvelle.

Tout le monde s'en fout des nouvelles. Moi aussi. Si j'ai décidé de vous soumettre une autre nouvelle littéraire qui va passer inaperçue dans le paysage des nouvelles littéraires, c'est parce que vous m'exaspérez. Vous êtes des humains avec des yeux et un cerveau et vous m'exaspérez. L'envie vous ronge, la jalousie vous submerge, vos buts vous astreignent. Pourquoi a-t-on décidé, sans vous consulter, de vous mettre au monde? C'est sans doute parce que vous le méritez. On a pris l'habitude de vous inoculer cette idée bête du mérite, de l'estime de soi. Puis vous avez gobé la sauce sans vous poser de questions. Vous me dégoûtez. Vous mangez n'importe quoi dans l'auge à psychologisme. C'est aberrant et vous le savez. Pourtant vous continuez à traîner votre manteau de mensonge, le paletot d'Akekei Akakiévitch, parce que ça vous donne le droit de justifier votre présence sur terre.

Moi, je sais qui je suis. Un mégalomane gonflé à l'estime de soi, un ballon d'hélium qui vous pète à la figure quand il en a envie parce qu'il fait ce qui lui plaît. Je suis un con, comme vous, un être stupide qui avance dans la vie sur des échasses ambitieuses. Un jour ils verront... un jour ils sauront... vous savez, je me shoote à l'espoir de la pérennité et même si ça me donne des hauts le cœur, j'm'en fous. Plus je vieillis, plus je suis menteur. Plus je suis menteur, plus je me saoule. Ça me va. Je n'ai surtout pas envie de voir ce que je suis devenu. Le comble du con c'est de se retrouver devant son miroir à con et de se dévisager. Les gens aiment les cons parce qu'ils

sont divertissants. Les cons sont divertissants parce qu'ils mettent en valeur, justifient, tous les outils de con qu'on a conçus pour faire briller les cons. Parce qu'en général, plus tu es con, plus tu veux briller. C'est une question de surface, le con a une surface lisse, tout s'y réfléchit.

Vous allez me dire que c'est bien mal débiter une nouvelle que de philosopher à la va-vite, impérieusement. Je ne vous donne pas tort. C'est moche. Mais moi ça me plaît, je fais ce qui me plaît et ça me plaît. Je vais répéter ça souvent. De toute manière, si vous saviez à quel point je me fous de votre avis vous ne poseriez pas cette question. Voyons, pensez-y deux secondes! Qui va lire cette connerie de nouvelle à part deux ou trois égarés et un ou deux apprentis écrivains. On s'entend, nous sommes entre intimes et je peux vous dire le fond de ma pensée. C'est à ça que ça sert la littérature, à jeter le fond de sa pensée dans un bac à recyclage. Faut assumer dans quel monde on vit. Si t'as du surplus, faut que tu te délestes.

Vous êtes bien conscient qu'une revue thématique, ça exige des auteurs participants de se conformer à un thème. Celui que l'on m'a imposé pour ce numéro est: repenser le nu. Bon, je me lève tout de suite de ma chaise, je vais marcher dans le corridor de mon appartement, tout ça m'agace. S'interroger sur la reformulation de l'idée du nu est passablement philosophique et je n'ai surtout pas envie de prendre cette injonction au premier degré et d'étendre mes penchants pornographiques ou érotiques afin de me débarrasser de la commande sans vraiment y réfléchir. Je ne suis pas du genre à me satisfaire des évidences. Je ne suis pas non plus du genre à me démener pour rien. Si je veux me démarquer il faut que je réfléchisse. Ce n'est pas seulement un mot réfléchir, c'est aussi une action dans le temps. Je marche donc dans mon appartement, les mains derrière le dos. Ce n'est jamais simple de se confronter à un thème et je comprends la paresse de certains auteurs qui cèdent à la facilité et en profitent alors pour fourguer au pilote du numéro un texte qu'ils trouvent, selon la formule consacrée, dans le fond de leur tiroir. Vous savez, cette propension qu'ont les revues thématiques d'offrir toujours quatre ou cinq textes complètement hors sujet me désarçonne chaque fois. On

accepte tout parce que c'est si contraignant d'exiger. On m'a pris à plusieurs reprises au petit jeu de la complaisance. Mais c'est fini. Je suis maintenant difficile. Je ne cède plus aussi facilement quand il s'agit de littérature. Je m'obstine plutôt. C'est mon hygiène mentale qui me le recommande. J'ai changé, je veux le prouver.

D'abord, je crois à l'idée que je serai intéressant en écrivant tout ce qui me passe par la tête. Les mécanismes spécieux de notre cerveau humain nous rendent meilleurs. Pas plus intelligent, meilleur. Je consulte cet engin neuronal surtout pour de mauvaises raisons et il me remercie en me dictant des concepts ramollis, à la limite du ridicule. Curieusement, j'arrive toujours à leur trouver un charme génial à ces flatulences de mon esprit. Pour plus de confort, je me trompe, je glisse des miroirs dans toutes mes idées. Je me sens rajeunir quand ma propre langue me fait une feinte. Je suis de plus en plus menteur en vieillissant et ça me plaît.

Vous saisissez qu'à cette étape de la nouvelle, survient habituellement le cœur de l'action, un détournement farfelu, un développement judicieux, un exercice de style habile. Mais je vais vous confier que je ne sais pas encore à quoi ressemblera ma chute. Je suis en déficit de crédibilité.

À cet égard, je n'ai aucune gêne à partager mon désarroi narratif. Je ne sais pas du tout comment va se terminer cette nouvelle mais je continue à vous écrire, emporté par mon besoin de tout raconter, radicalement loquace. J'ai choisi de vous relater quelques anecdotes. Vous allez penser que je suis en train de vous imposer une espèce d'intermède et vous n'aurez pas tort.

Pour calmer votre inquiétude thématique je peux inventer un lien entre ces quatre anecdotes : dans chacune d'elles, un personnage se voit attaqué dans sa continuité temporelle, dénudé de sa couche protectrice. Vous allez sans doute me poser la question : mais qu'est-ce que c'est exactement que la couche protectrice d'un personnage. Je vous répondrais : c'est ce qui le rend unique, humain, repérable. S'il me fallait résumer en étant plus clair je dirais à un interlocuteur pressé que je parle ici d'intégrité corporelle, d'estime de soi, de rêves, de goûts, d'identité.

Vous avez tous déjà saisis le concept bric-à-brac de « couche protectrice », j'en suis convaincu et je peux donc tout de suite passer aux histoires.

Ce n'est pas banal de se faire interpeller dans le métro. Surtout le matin, dans la cohue de la station Berri-Uqam. Cette journée-là, je suis sorti du wagon en lisant *Du néant de la vie* de Schopenhauer dans la collection Mille et une nuits. Je me faufilais entre les badauds, préoccupés, tout comme moi, par leur horaire, quand j'ai senti une présence dans ma bulle. À ma gauche, un homme dans la cinquantaine, gras, mal vêtu, avec un sac de toile me taponne l'épaule. Je sursaute. Je me sens agressé. Il s'approche de moi, me suit, prend un ton rassurant pour me dire qu'il aimerait lui aussi être capable de marcher en lisant. Je lui lance un regard faussement sympathique en tentant de cacher ma peur, réelle. Je continue à me diriger vers les escaliers roulants. Il s'arrête sur la même marche que moi. Nous montons. Je ne sais plus quoi faire. Il me dit : « Tu penses sans doute que je suis un psychopathe ? Je vais te prouver que j'en suis un. » Il farfouille alors dans son sac de toile pendant un très long cinq secondes. Il en sort un grand Ziploc dans lequel est soigneusement conservé un couteau de chef. Je me prépare à mourir, trucidé dans un escalier mécanique, parmi les sardines matinales. J'ai le temps de bien analyser l'objet. Je me dis que s'il atteint la carotide assez vite, je vais souffrir un peu moins. Puis il range son instrument, sa preuve de psychopathie, avant de continuer son chemin.

Les chats sont tous plus ou moins vagabonds. Celui-là, baptisé Caillou, allait et venait d'une maison à l'autre, au gré des départs et des arrivées de son maître. Tout le voisinage le nourrissait. Il avait repéré trois ou quatre logis pourvoyeurs. Il était comblé. À tout le moins, le laissait-il toujours entendre par ses minauseries. Il ne miaulait même plus pour quémander sa ration. Il lui suffisait de se poster devant la porte convoitée, puis d'avoir un peu de patience. Cette journée-là, on le laissa grimper les escaliers jusqu'à l'appartement du deuxième. Une fillette de trois ans, enthousiasmée par la présence de l'animal, ressentit

le besoin de le nourrir. Sautillante, elle se dépêcha alors d'aller quérir un restant de friandises au poulet pour son invité. Sa mère lui avait acheté ce sachet pour satisfaire le chat de sa demi-sœur. Elle revint donc, excitée, puis tendit une poignée de croquettes sèches au moustachu. Surprise violente. Sans aucune raison, le félin miniature lui grafigna la main. La petite se mit à pleurer. La mère à crier des jurons. Le chat fut rapidement reconduit à la porte, puis expulsé. Il fallut soigner trois égratignures profondes.

Amélie Nothomb a vendu des millions de livres, et adore correspondre avec ses lecteurs. Elle se consacre à son métier et signe à profusion ses œuvres. C'est une professionnelle. Récemment, elle était en séance de signature dans une grande librairie montréalaise. Thomas, particulièrement fan, laissa à son ami Martin, employé de ladite librairie, une copie d'un des livres de la dame. Ses intentions étaient claires, Martin, l'employé infiltré, devait glisser le livre entre les mains de l'écrivain et s'assurer qu'elle le dédicace en bonne et due forme. On ne peut s'imaginer à quel point un geste si anodin peut susciter nombre de papillons stomacaux. Thomas, qui n'avait pu prendre congé lors de la journée fatidique, rêva silencieusement à la présence de l'auteur au chapeau fou et s'imagina des scénarios de lettres personnalisées, de mots inédits, de phrases inspirées tous plus hallucinés les uns que les autres.

Puis, le lendemain du grand jour, Thomas trouva enfin le temps de récupérer son précieux colis. Il chercha à la librairie son ami, qui était absent. Interrogea un collègue qui lui dit qu'il serait déçu. Ne comprend pas. Empoigne le paquet, une enveloppe kraft adressée maladroitement à l'idole. Y glisse sa main. En sort *Le fait du prince*, première édition, ouvre avec fébrilité le plat recto, respire en fermant les yeux le mélange d'encre, de colle et de carton. Lis. Puis relis. Une fois, deux fois. Il n'y a pas d'erreur, son exemplaire ne lui est plus destiné. Il a été dédicacé au nom de son ami, Martin. Quiproquo fâcheux, il contient sa colère et rebrousse chemin.

Une jeune femme pimpante, rude, brillante, au visage affirmé, saisit le beignet de caoutchouc. Elle donne des coups de patin fiévreux, s'approche de la zone adverse. La ringuette n'est pas un sport de mièvres mais un jeu de filles rusées et athlétiques. L'enjeu du match est grand : une participation à la finale du tournoi régional. Mathilde tient son bâton, regarde devant elle, comprend le jeu d'instinct, s'approprie la glace. Sa concentration laisse la part belle à ses réflexes. Mathilde est à la deuxième place du championnat des compteuses de sa ligue. Elle trône sur tous les palmarès. C'est la joueuse à abattre, la menace permanente pour les équipes concurrentes, surtout pour l'équipe contre qui elle jouait ce soir-là, dont le *coach*, hargneux, sentant la victoire lui échapper par un seul but, fut tenté d'utiliser la manière forte. Il envoya son numéro 67, Adriana, son cerbère, en mission : stopper l'atout. À la ligne bleue, Mathilde contrôlait encore l'anneau de caoutchouc, repéra une de ses coéquipières, se prépara à lui refiler l'objet mou quand le numéro 67 l'intercepta, en lui assénant un coup formidable sur la main droite avec son bâton. Une douleur intense immobilisa les yeux du numéro 88. On arrêta le jeu. On s'avisa de punir la commissionnaire des bases besognes. La main de Mathilde enfla rapidement. Il fallut rééduquer les muscles attachés aux phalangettes et les autres responsables de la grâce habituelle de ses gestes. Au dynamomètre isocinétique, le numéro 88 a perdu vingt-cinq newtons à la main droite, ou si vous préférez, elle a momentanément perdu une bonne partie de sa capacité à serrer et prendre avec vigueur des objets avec sa main affaiblie. Des séances de physiothérapie furent nécessaires. Des exercices avec de courts élastiques furent inventés. Ses muscles adducteurs sont encore douloureux. Elle ne participa pas aux matchs de la finale. Son équipe ne s'en remet pas.

Vous êtes déçus. Vous pensez que je suis hors sujet. Je zigzague. Vous vous demandez où je veux en venir avec mes quatre anecdotes et votre perplexité est tout à fait légitime. Vais-je conclure, murmurez-vous, vous éclairer sur ces récits courts qui ressemblent à des mises en abîme nouvellistiques dans une nouvelle qui n'en est pas une.

J'espère que j'interpelle au moins les plus intellectuels ou les plus curieux d'entre vous, les autres ayant déserté le bateau, comme il se doit, à ce stade-ci.

Pour dire vrai, j'ai cru bon de me poser effectivement une question philosophique en réponse au thème de ce numéro, qui est, je vous le répète, «repenser le nu». En guise de piste de réflexion, j'ai pris l'initiative de publier un statut sur ma page facebook, quémandant des idées pour répondre à cette entreprise d'écriture. Plusieurs ont joué de leur esprit malicieux, c'était à prévoir, mais une amie polyglotte a laissé un commentaire qui m'a intéressé. Elle m'a écrit que «nu», en suédois, signifie «maintenant». Elle ne savait pas trop comment je pouvais utiliser cette information pour répondre à cette commande de texte. Je ne le savais pas moi non plus. Relire le thème prescrit comme s'il avait été écrit dans une autre langue me semblait une échappatoire tordue. Mais pourquoi pas, me suis-je dit à la fin. Cette suggestion acceptée, où en étais-je? Aussi fâcheusement démuni qu'au début. Cette permutation de langue m'aiderait-elle à trouver un sens à mon texte? J'en doutais.

Chose certaine, je m'étais donc permis de relire le libellé du thème en deux langues : en français et en suédois ; repenser le nu devenait ainsi repenser le maintenant.

Dans un effort surhumain de rhétorique sophistique, je me suis cru autorisé de comprendre le «maintenant» comme cette «couche protectrice», cette gangue psychologique qui nous dispense de penser à notre démantèlement, à tout ce qui nous morcèle, nous détruit, aux forces naturelles du chaos. Afin de prouver que la quotidienneté est construite de multiples micro-événements, de nombre de faits qui nous rappellent que le «maintenant» peut se transformer très vite en «néant», j'ai donc décidé de réunir diverses anecdotes de type nouvellistique traditionnelles, qui m'avaient été relatées ou que j'avais vécues dans les deux semaines suivant mon illumination, en étant persuadé que celles-ci illustreraient convenablement mon propos.

Je ne suis déjà plus tout à fait moi. Je n'ai plus de cœur, ni de rate, ni de cerveau. Mon corps n'est plus que de pulpe. Votre regard m'a métamorphosé. C'est évident, votre désir m'a contraint.

Suis-je hors thème? Plairai-je aux lecteurs exigeants et aux plus frivoles?

Je suis anarchique. Je suis une nouvelle excentrique, du blé à lecteurs cafardeux, je me donne à vous, je m'offre, je me sou mets. Contrairement à ce que je prônais au départ, votre avis m'intéresse. Pour la bonne et simple raison que votre avis représente ce qui peut me détruire, ce qui peut me reléguer au néant. Votre jugement, même si je l'exècre, même s'il me perturbe, me transforme, me lit mal, me tue, m'enjoint bel et bien d'exister. Je ne suis qu'un texte.

Si je vous écris, c'est bien pour rire un peu de vous.